

On doit d'abord s'arrêter à ce premier point : la révolution de Juillet a été éminemment morale. Elle n'a point été le résultat d'une conjuration, d'une agression ambitieuse contre le pouvoir existant : le duc d'Orléans était incapable de trahison ; il n'a point conspiré, aucun de ses amis n'a conspiré pour lui, la branche aînée s'est perdue toute seule.

C'est Charles X qui s'est insurgé contre les lois ; il a méprisé les avertissements de la presse ; il n'a pas voulu écouter la voix des représentants de la nation ; il a cherché, il a trouvé des ministres faibles, ambitieux ou fanatiques, disposés à lui obéir et à servir ses desseins "quand même" !... Il a foulé aux pieds le pacte fondamental, il a aboli les lois et les libertés publiques ; il s'est parjuré ?

En manquant à tous ses engagements de roi il a délié ses sujets de toute obéissance envers lui : il les a fait attaquer avec violence par ses soldats, par des suisses, par des étrangers ! il les a placés dans la nécessité d'une "légitime défense" ; vaincus, il les eut rendus esclaves ; vainqueurs, ils ont pris leur revanche ils ont voulu la liberté : il les a mis en droit de disposer de la couronne le jour où, par son agression, il les a mis en position de la lui ôter.

Cette révolution est encore remarquable entre toutes par la modération qui est un de ses principaux caractères ; point de froide vengeance, point de pillage, point d'assassinats, point de réaction ! Un parti qui l'emporte écrase le parti vainqueur ; la victoire est cruelle quand elle est remportée seulement par quelques-uns sur quelques autres : en juillet, c'est la nation qui a triomphé ; elle a senti sa force ; elle a menagé ses ennemis. Charles X et les siens ont été reconduits paisiblement à la frontière, sans avanie, avec égards, et sans autre humiliation que de ne rencontrer *personne* qui osât se déclarer en leur faveur (4) !...

Le duc d'Orléans n'a pas été choisi dans la maison royale comme successeur de ses aînés, ni comme appelé en vertu d'un droit qui lui fût propre. Permis aux quasi-légitimistes de se le persuader ainsi ; de quelque part et à quelque titre que vienne l'adhésion au pouvoir, elle ne doit pas être repoussée. Mais dans la vérité des faits et des principes, pour le parti national, pour les hommes de juillet, pour tous les patriotes, qui, à cette époque, ont voulu et proclamé le duc d'Orlé-

(4) On se rappellera toujours cette gravure au bas de laquelle on lisait ces mots : "Monsieur, pourriez-vous me dire ce qu'étaient devenus les ROYALISTES pendant les immortelles journées des 27, 28 et 29 juillet ?" On les a retrouvés plus tard derrière les émeutes, dans les clubs et dans la rédaction de quelques journaux.....

ans, si sa naissance a été pour lui un "heureux accident," elle n'a pas été la source d'un droit : il a été choisi, et cela lui a été dit, en propres termes, non "comme Bourbon, mais quoique Bourbon."

DUPIN AÎNÉ.
(à Continuer)



Un Tete-a-Tete.

A—Ah ! Monsieur, que dites-vous du Charivari ?

B—J'en dis ceci : il aide beaucoup à la cause.

A—Aider ! dites-donc qu'il lui nuit plutôt !

B—Comment lui nuit-il ?

A—Hé ! il attaque M. Viger.

B—Bon ! vous pensez donc que nos affaires iraient mieux si M. Viger était laissé tranquille ?

A—Il faut bien qu'une cause soit mauvaise quand on a recours à de tels armes pour la défendre.

B—Vous devriez donner crédit à l'Aurore pour cet argument-là... Mais, qui s'est servi de ces armes le premier ? Est-ce que ce n'est point le parti ennemi des ex-ministres ?...

A—Non ! ah, pour ça, non ! Vous n'avez point vu l'Aurore commencer.

B—Si elle n'a point commencé c'est parcequ'elle avait peur, ou parcequ'elle ne trouvait pas de point abordable. Elle a laissé cette besogne aux petits bavards des assemblées Molson... ce sont eux qui ont les premiers montré le jeu : il a bien fallu en faire autant de notre côté... Des gens dans des maisons de verre ne devraient jamais jeter de pierres !...

A—Et puis, appartient-il à un petit journal comme ça de censurer un homme comme M. Viger ?

B—Bravo ! voilà qui me fait grand plaisir. Vraiment vous faites un grand compliment au Charivari !... Tout pe-

tit qu'il soit, il faut donc sentir ses traits ! Quelle doit être pauvre la cause qu'une petite feuille comme celle-là peut combattre avec succès ! Mais la fable vous dit qu'un moucheron rendit un lion furieux par la douleur que lui causaient ses piqures...

A—Vous admettez donc que M. Viger est un lion !...

B—Soit.—Mais le moucheron, le Charivari, n'a pas eu le trouble de s'introduire dans le naseau du lion, M. Viger. Cette partie de la personne du premier ministre n'est pas la seule qu'il ait de sensible, il en a bien d'autres.

A—Qu'importe, il faudrait respecter M. Viger.....

B—Le respecter ! on ne respecte un homme que lorsqu'il se respecte... (Exeunt.)

Esquisse de la vie du Poète J G Barthe

SUITE ET FIN.

Il soutint vers ce temps une politique personnelle, avec un majister de village ; il voulait reléguer notre majister sur un tas de fumier mais notre majister s'y refusa.

L'on est arrivé à sa carrière politique. Appuyé sur ses lauriers qu'il avait cueillis dans son donjon, il se présenta devant les regards du public assemblé à Yamaska, dans le District des Trois-Rivières, afin de savoir si lui aussi, il n'était pas homme à entrer en parlement. Les uns hochèrent la tête en signe de doute ; d'autres le tâterent pour voir de quelle étoffe était notre homme.

Après mûres délibérations l'on se dit :— "Vaut mieux celui-ci que celui-là ; il est poète, il n'est pas seigneur ; il s'en faut ! puis il possède encore tout frais sa langue, son cœur et son cerveau." Aussitôt dit, aussitôt fait. Voilà notre poète installé à l'aréopage. Il ne bougea point de la Session—aussi il ne parla point ; il ne se remua point, en un mot il ne fit rien. L'on dira, il écoutait ; sans doute il écoutait lorsqu'il ne dormait pas !

Eh ! pourquoi, tant se tremousser lorsque dans un donjon l'on a recueilli ses lauriers tout purs, tout frais (il paraît que le "frais" fait les frais de cette esquisse !) Vint une commotion politique, que son Mentor dénomma "Crise Ministérielle". Ce fut lui qui copia le manuscrit d'un pamphlet publié sur cette crise. L'on doute encore si ce n'était pas lui qui le colportait, comme les bonnes sorcières colportent des amulettes.

L'on a oublié de dire qu'ua peu après son ascension au barreau, il devint éditeur d'un journal communément appelé "l'Aurore." Aussi est il encore à son aurore (je réclame ce calembourg, il est le mien Char.) Ce fut après cette "Crise" dont il se sentit attaqué qu'il poussa le timon de son gouvernail à babord et qu'il se mit à voguer à pleine voile dans de nouveaux parages. Il cing la sur le gouvernement responsable et, en pilote mal habillé, il vint s'y heurter de manière à briser tout son vaisseau et à perdre ses lauriers qui les renfermait (qui y étaient renfermés !) Il est encore à chercher ses lauriers et nous le laissons là pour aujourd'hui.

UN NOUVEAU DISCIPLE DE COMUS.